Leçon d'amour par Lope de Vega ou les avatars d'une transmission

Florence Raynie

▶ **To cite this version:**

Florence Raynie. Leçon d'amour par Lope de Vega ou les avatars d'une transmission. 2009. hal-00491132

HAL Id: hal-00491132
https://hal.science/hal-00491132

Preprint submitted on 10 Jun 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Leçon d'amour par Lope de Vega ou les avatars d'une transmission

Florence RAYNIÉ
LEMSO-FRAMESPA

En 1598, Lope de Vega publie son premier roman ; il s'agit d'un roman pastoral *a lo humano*, intitulé *La Arcadia*[1], qui raconte les amours malheureuses du berger Anfriso et de la bergère Belisarda. Dans cette oeuvre, divisée en cinq livres, le narrateur nous met clairement en garde contre l'amour. Sentiment qui annihile la raison et qui rend malheureux, l'amour doit être combattu par l'exercice de la vertu. Pourtant, une lecture attentive du roman permet de comprendre que la vision de l'amour qui nous est transmise n'est pas aussi manichéenne que ce que l'on pourrait penser, à première lecture. Je m'attacherai à montrer comment le discours sur l'amour, transmis par divers canaux dans le roman, est, en réalité, beaucoup plus riche et complexe qu'il y paraît. D'abord, j'analyserai comment est construite et transmise une conception très pessimiste de l'amour. Puis, je montrerai, comment, derrière ce message retentissant, claironné, nous est aussi transmis, de façon beaucoup plus étouffée, un point de vue nuancé. Ce sont donc les avatars du discours sur l'amour qui vont faire l'objet de mon étude et plus particulièrement les avatars dans la transmission d'un message apparemment univoque mais qui ne l'est pourtant pas.

Dans deux interventions clés, le narrateur affirme et réaffirme son point de vue sur l'amour en exprimant de façon tout à fait claire sa défiance vis-à-vis de ce sentiment, que seul l'exercice de la vertu —entendue comme exercice intellectuel— peut vaincre.

Il le fait d'abord dans les premières pages en annonçant le propos didactique de l'œuvre :

> Oíd, pues, amigos, los que lo fueredes, el suceso de un pastor extranjero de su ventura y de esta tierra, siquiera porque en la ajena se queja que obliga a lástima, y porque os aseguro que es noble, hermoso y de pocos años, y que amó fiel y desgraciadamente. Y no penséis que sin ejemplo escribo ; que presto conoceréis con qué fuerza la hermosa, cándida y resplandeciente virtud aparta los ánimos generosos del camino deleitoso de aquella antigua letra de Pitágoras, y cómo, después de tantos pensamientos, su ejercicio solo y el de las partes liberales fueron poderoso remedio para llevarle al templo del Desengaño, en cuya peregrinación le muestran notables cosas[2].

Tout se passe donc comme s'il s'agissait de sceller, dès le départ, ce qui sera, en fait, le dénouement (et la morale) de l'histoire : seul l'exercice de la vertu pourra sauver le personnage de son mal d'amour. Et le narrateur n'aura de cesse qu'il n'ait imposé cette morale, par ses discours. D'ailleurs, le fait que son intervention la plus longue, et peut-être la plus didactique, au début du livre V, porte sur la vertu est tout à fait significatif de cette préoccupation ; il suffit pour s'en rendre compte d'en citer quelques lignes :

> Y pues la obligación más justa es de enseñar, a cuyo fin se dirige su principio, advertid ahora de qué suerte puede ser posible que amor, a quien no curan hierbas, la virtud le acabe ; que no es nuevo para el celestial hijo de esta noble señora e incorruptible doncella atar al Cupido humano al pie de un tronco y con la misma leña de sus rotas flechas ponerle fuego. Aquí veréis el efeto que hace la ciencia, cuyo ejercicio honesto priva todo pensamiento ocioso, sacando el alma del cautiverio de la vil costumbre y rompiendo el hábito estrecho convertido en la misma vida, como segunda naturaleza. Veréis cómo se puede seguir la virtud, sin que espanten sus ásperos

[1] L'édition de référence pour le présent article est celle de Edwin S. Morby, *La Arcadia* de Lope de Vega, Madrid, Castalia, 1975.
[2] *La Arcadia*, p. 68-69.

> principios, y cómo no hay dificultad en ella que, esforzando la voluntad, no se acabe con la paciencia y consiga con la perseverencia…[3].

Ce message, si net, si manichéen, transmis par le narrateur, va néanmoins se brouiller dans l'œuvre. En empruntant plusieurs canaux, le discours sur l'amour va s'enrichir et se complexifier.

C'est notamment le cas dans les conversations sur l'amour prêtées aux personnages et rapportées au style direct. Si dans deux conversations, le thème de l'amour apparaît en filigrane, il est le sujet principal de deux autres conversations. L'une tourne autour des effets de l'amour, considéré par les bergers Frondoso et Galafrón comme inhibiteur de raison. Face à eux, Anfriso —le personnage principal— souligne la relativité de leurs conseils et de leur point de vue, par rapport à leur propre situation amoureuse :

> « Huélgome, replicó Anfriso, de oiros, mayormente a ti, discreto Galafrón, que ya estás para persuadir como elocuente orador, no habiendo muchos días que competías conmigo, y no con menos incapacidad de consejo y pertinaz porfía ; y pues llegamos a tiempo de tratar verdades, o porque los que se mueren es tan justo que las digan, si aborrecido de Belisarda padecías tan locamente por su hermosura, como son de todo este valle testigos los serranos, las fuentes y los árboles, yo, amado de ella con el extremo que tú envidiabas, ¿es mucho que no admita los primeros consejos que me dais y los primeros antídotos que me ponéis? »[4].

La conversation se termine sur la question de la curabilité du mal d'amour, mise en doute par Anfriso qui pense que seule la mort peut mettre un terme à ce sentiment.

L'autre conversation vient prolonger cette réflexion puisque Polinesta, —la sage, gardienne du temple du désenchantement— propose un remède au mal d'amour, à savoir l'exercice de la vertu, opposé à la vanité de l'amour : « *Amor es ocio, ningún ocupado amó, ningún ocioso dejó de errar* »[5]. Cette position suscite le débat, Anfriso citant des exemples de philosophes et de poètes antiques que l'amour n'a pas empêchés d'avoir des occupations. On se rend donc compte qu'Anfriso a une position quelque peu différente de celle de la plupart de ses compagnons et disons qu'il apparaît, en schématisant, comme le défenseur de ce sentiment. Dans ce canal de transmission que sont les paroles des personnages, nous sommes donc face à un premier avatar dans la transmission du message univoque émanant du narrateur.

Nous pouvons aller plus loin dans l'analyse en nous intéressant de plus près au dénouement de l'œuvre : je viens de souligner qu'Anfriso apparaît comme le défenseur de l'amour. Or, le dénouement de son histoire semble donner raison aux bergers, qui prônaient les bienfaits d'une vie exempte de ce sentiment, et à Polinesta, qui affirmait que l'on peut s'en défaire par l'exercice de la vertu (entendue non pas comme pieux ascétisme mais comme occupation intellectuelle, je le rappelle). En effet, Anfriso guérit de son mal d'amour et se rallie à l'opinion des détracteurs de ce sentiment :

> Le preguntó Polinesta a Anfriso si se acordaba de Belisarda ; a quien con una honesta vergüenza respondió el arrepentido mancebo que lo estaba tanto que no sólo no se acordaba de su hermosura, pero que si podía ser justo aborrecella, le pesaba de haberla querido ; pues ocupando el tiempo en semejante género de vida, tan distraído había estado de aquella virtuosa senda por cuyos pasos tan célebres ingenios y valerosos hombres habían merecido el lugar de aquellos retratos. Condenó la vida ociosa, el loco amor y los deseos solícitos[6].

---

[3] *La Arcadia*, p. 381-382.
[4] *La Arcadia*, p. 351-352.
[5] *La Arcadia*, p. 390.
[6] *La Arcadia*, p. 425-426.

Mais en fait la désillusion du berger vient de l'extérieur. En effet, ce ne sont pas les péripéties liées à l'amour dans la diégèse qui vont l'amener à tirer des leçons et à remettre en cause ce sentiment. D'ailleurs, ce que l'on pourrait appeler le premier dénouement, à la fin du livre IV, et qui vient, lui, de l'intérieur — dans la mesure où il est lié à la trame, c'est-à-dire aux péripéties amoureuses — ne remet pas en cause l'amour : Anfriso et Belisarda se rendent compte que tous leurs conflits reposaient sur un immense malentendu : « *Cayeron los dos amantes en este punto en su engaño. Fue tanto su sentimiento que no es posible, pastores del Tajo, poder ahora escribírosle* »[7]. Cependant, ils sont forcés de se séparer pour respecter les conventions sociales et morales, Belisarda s'étant mariée avec un autre berger, ce qui leur cause un grand chagrin mais ne remet pas en cause leur amour :

> Fue forzado dividirse los cuerpos, dejando juntas las almas, a la sazón que Anfriso dio fin llorando a las referidas maldiciones, porque ya venía Salicio en busca de Belisarda, y Frondoso de Anfriso. Los desposados se volvieron de las manos al aldea, y los pastores a la cueva de Polinesta[8].

Dans ce premier dénouement, il y a donc une conformité parfaite entre le discours d'Anfriso sur l'amour et son « vécu » dans l'histoire ; autrement dit, ce dénouement provisoire valide son discours sur l'amour puisqu'il aime toujours son aimée et se voit séparé d'elle non pas à cause de l'amour mais à cause de circonstances liées aux apparences trompeuses : « *Cayeron en su engaño* ».

Mais ce n'est pas à cette tromperie, à cette illusion des apparences que va répondre le livre V : le « *desengaño* » du dernier livre va venir dissiper l'illusion de l'amour, qui en fait n'avait pas été mise en scène dans l'histoire. Il y a donc, me semble-t-il, une distorsion entre le dénouement provisoire du livre IV qui met en évidence la tromperie des apparences à un niveau interne, lié à la trame, et celui du livre V qui répond à la tromperie de l'amour à un niveau externe puisqu'elle n'est pas induite, elle n'est pas portée par l'histoire ; du coup, le dénouement du livre V et le changement de discours d'Anfriso sur l'amour apparaissent artificiels. Et ce dénouement artificiel est en fait préparé et imposé de l'extérieur par les discours du narrateur auxquels j'ai fait référence précédemment.

On a du mal à croire que cela relève d'une faiblesse dans l'écriture de ce dernier livre, bien que l'on puisse imaginer que l'auteur de théâtre, habitué aux fins heureuses avec mariages multiples, ait eu du mal à proposer une histoire d'amour qui ne se termine pas bien, conformément à la tradition bucolique, et surtout une « conversion » du protagoniste qui ne relève pas de la magie. Quoi qu'il en soit, l'effet produit me semble intéressant quant à la vision de l'amour transmise dans l'œuvre. En effet, si, à la fin, Anfriso, grâce à l'exercice de la vertu, oublie Belisarda et se range finalement du côté des « détracteurs » de l'amour et des « désillusionnés », la façon d'amener ce changement du personnage, externe à l'histoire et artificielle, ne parvient pas à invalider complètement ni le dénouement interne du livre IV ni la vision de l'amour qu'avait Anfriso avant sa « conversion », ce qui rend problématique la conception manichéenne de l'amour portée par les discours du narrateur[9] et met au jour la richesse du discours amoureux

---

[7] *La Arcadia*, p. 375.

[8] *La Arcadia*, p. 380.

[9] Il y a dans le texte d'autres éléments qui ne sont pas en conformité avec ce dénouement et avec toute la désillusion amoureuse qu'il met en avant ; par exemple, dans le temple même de Polinesta, les dés jetés sur le livre *De suertes* annoncent à Anfriso un avenir heureux dans le domaine amoureux : « Acudió regocijado el pastor al planeta Venus, y vio que la suerte respondía así :

> Segura vida te promete el cielo,
> mujer honesta, virtuosa y casta,
> de humilde lengua y virtuoso celo,
> que la vergüenza solamente basta.
> Tus hijos honrarán tu patrio suelo,

C'est la même richesse, la même complexité qui ressortent lorsqu'on examine un autre canal de transmission du discours sur l'amour. Il s'agit d'un récit enchâssé relatant la fable d'Alasto et Crisalda, qu'il est intéressant de mettre en regard avec le récit principal, c'est-à-dire l'histoire d'amour d'Anfriso et Belisarda.

On peut tout d'abord souligner à propos de cette fable que l'acte narratif lui-même trouve une explication dans la diégèse : le berger Menalca se met à raconter cette histoire pour trouver une contenance et ne pas laisser paraître, face à Olimpio qui arrive, que le groupe de bergers étaient en train de parler de lui. En revanche, l'énoncé lui-même ne trouve pas de justification explicitée. Autrement dit, si le lecteur comprend pourquoi Menalca raconte une histoire, il peut se demander pourquoi celle-ci en particulier ; car, à première lecture, il n'y a pas de raison précise, si ce n'est qu'il y est question de personnages mythologiques et aussi de bergers qui ne choquent pas par rapport au monde arcadique du récit primaire, ou bien encore parce qu'on y trouve une thématique amoureuse. Mais, à y regarder de plus près, le lien entre ce récit second et le récit primaire est beaucoup plus étroit et révèle une fonction majeure de ce récit qui passe inaperçue à première lecture : il apparaît comme un véritable reflet de l'histoire d'amour racontée dans le récit primaire, ce que Lucien Dällenbach appelle une mise en abyme de l'énoncé [10]. En effet, dans le récit primaire, un berger, Anfriso est amoureux de Belisarda. Celle-ci épouse pourtant Salicio. C'est le même schéma que l'on trouve dans la fable : Galicio aime Crisalda mais celle-ci épouse Orfindo. Dans les deux récits, un troisième prétendant éconduit entre aussi en scène : Olimpio dans *La Arcadia* et Alasto dans la fable. Le parallèle ne s'arrête pas là : Galicio prend conscience que Crisalda se marie avec un autre et fait une crise de folie en voyant les gestes de tendresse que les deux amoureux échangent :

> Estaba presente a estas fiestas Galicio, un vaquero de aquella sierra, que con la misma pretensión de Orfindo había servido siete años a Crisalda ; y apenas vio que se daban las manos con la ordinaria ceremonia, cuando haciendo sobre la rodilla pedazos un cayado y esparciendo las astillas por el viento, se salió del aldea dando voces ; y determinado a desesperarse, por entre unos tiernos saúcos, árbol dedicado a semejantes actos, subió ligero al monte[11].

Anfriso aussi surprend un geste entre Olimpio et Belisarda qui provoque une crise de jalousie :

> Dio [Belisarda] la mano a Olimpio, y fuéronse caminando hacia el aldea, donde de todo el valle ya se recogían los vecinos vaqueros […]. Pero apenas el celoso mozo se sintió libre, cuando como novillo recién domado a quien la primera vez quitó el labrador el yugo, que sacudiendo de la arrugada cerviz las enojosas coyundas se vuelve al campo, comenzó, dando saltos, a seguir la espesura del monte[12].

Dans les deux cas, c'est la même cause qui provoque la crise de folie : l'amoureux voit son rival donner la main à celle qu'il aime. Mais ce n'est pas tout ; les deux amoureux délaissés ont aussi des réactions très proches : ils ont des manifestations physiques assez énergiques — l'un crie et casse son bâton sur ses genoux ; l'autre fait des sauts et a des mouvements impétueux que le narrateur compare à ceux d'un jeune taureau — et ils s'enfuient vers la montagne. Au cours de cette fuite, les deux expriment leur désespoir à travers un chant dans

---

a quien la envidia sin razón contrasta ;
verás en tu vejez hermosos nietos,
y en tu esperanza prósperos efetos. ».

La Arcadia, p. 402.

[10] Sur la mise en abyme, voir L. Dällenbach, *Le récit spéculaire. Contribution à l'étude de la mise en abyme*, Paris, Seuil, 1977, p. 59-99.

[11] *La Arcadia*, p. 171.

[12] *La Arcadia*, p. 336.

lequel tous deux s'adressent aux montagnes qui les entourent. Le narrateur nous dit à propos de Galicio :

> Y puesto en una alta peña por donde ya corría un arroyo de sus lágrimas, comenzó así :
>
> > Fieras montañas rígidas,
> > de cuyo extremo indómito
> > al arado y segur siempre infructífero,
> > por entre escorias frígidas…[13].

Et d'Anfriso, il nous est raconté que :

> […] comenzó, dando saltos, a seguir la espesura del monte, diciendo así :
>
> > Ásperos montes de Arcadia,
> > que estáis mirando soberbios
> > en mi llanto y vuestras aguas
> > mi desdicha y vuestro extremo…[14].

La crise de folie de Galicio, si semblable, au détail près, à celle d'Anfriso, produit une espèce d'anticipation ou pour le moins d'annonce de cet épisode-clé du roman où le personnage principal Anfriso, victime de sa jalousie, semble sombrer dans le désespoir et la folie. Ainsi, le récit enchâssé fonctionne comme un miroir qui reflète le récit principal. Sur ce point particulier de l'épisode de la crise de folie, le reflet est fidèle et a surtout valeur d'annonce en montrant les ravages causés par l'amour; sur l'ensemble de l'histoire d'Alasto et Crisalda, la similitude du schéma narratif ne laisse aucun doute non plus sur le fait que ce récit est un reflet de l'histoire principale ; un reflet, qui, cependant, en n'étant pas complètement symétrique, enrichit aussi les lectures réciproques que l'on peut faire des deux récits. En effet, les deux histoires sont bel et bien des histoires d'amour et des histoires d'amour malheureux, au moins pour les personnages masculins : pour Anfriso et pour Alasto. En ce qui concerne les personnages féminins, on sait que Belisarda ne s'est pas mariée par amour avec Salicio et qu'elle est très triste de sa séparation forcée d'avec Anfriso ; pour Crisalda, le texte nous dit seulement que ce sont ses parents qui ont décidé de la marier avec Orfindo, sans apporter de précisions sur l'état d'esprit de la jeune fille. Mais revenons à nos deux personnages masculins. Si le schéma narratif que j'ai proposé un peu plus haut met en évidence un parallèle entre Anfriso et Galicio, il me semble qu'il y a aussi des liens évidents entre Anfriso et Alasto. Outre le fait qu'ils sont tous les deux victimes d'une histoire d'amour malheureux et que chacun est le protagoniste principal de l'histoire, ils sont aussi victimes des apparences : les deux se sont trompés et ont été trompés. Ce point me parait important car son traitement dans la fable, beaucoup plus développé, permet d'avoir un autre regard sur le récit principal. Il y a, en effet, sur ce point une différence fondamentale entre les deux récits. Dans la fable, il y une grande insistance sur le fait qu'Alasto est trompé : trompé par Crisalda, qui lui fait croire qu'elle l'aime, d'abord par crainte qu'il ne la violente, lors de leur première rencontre et de la suivante, puis pour le faire tomber dans un piège et le tuer avec les habitants du village. Les occurrences du terme « *engañar* » et de ses dérivés sont si nombreuses qu'elles ne sont évidemment pas insignifiantes :

> — Y fingiéndose que había estado enferma, le supo engañar de suerte que el monstro quedó satisfecho.

[13] *La Arcadia*, p. 171.
[14] *La Arcadia*, p. 336-337.

— En resolución, de los mejores pareceres se sacó en limpio que Crisalda le entretuviese y engañase, prometiéndole para un limitado tiempo ser su esposa.
— Mientras los medrosos labradores entendían hacer un pozo profundísimo y cubierto de hierbas que había de sepultar engañosamente el cuerpo del ignorante monstro, los padres de Crisalda determinaron celebrar su desposorio…[15].

Ainsi donc, dans la fable, Alasto, dont l'humanité et la sincérité des sentiments sont mises en avant à maintes reprises[16], est trompé par les apparences, par ce que lui laissent croire les autres, en particulier Crisalda. Et il mourra d'ailleurs sans avoir pris conscience de sa méprise, sans être sorti de ses illusions. C'est, au fond, le sentiment amoureux qui a causé sa perte, face à une Crisalda qui, en revanche, est non seulement dénuée de ce sentiment mais qui en plus, avec un certain cynisme, profite de l'amour que lui porte Alasto pour mieux le tromper.

Anfriso de son côté est aussi trompé par les apparences ; mais la donne est tout à fait différente : notons d'abord qu'à la différence d'Alasto il est aimé en retour. Rappelons, par exemple, ces paroles de Belisarda adressées à Olimpio qui ne présentent aucune ambiguïté sur l'exclusivité et la force de son amour pour Anfriso :

« Una mujer de buen pensamiento no ha de querer más de una vez, y ésa no ha de olvidar ni por disgustos ni por ausencias, trabajos o persecuciones ; que antes éstas, como el oro se apura en el crisol, descubren los quilates de una honrada fe y de una casta firmeza. Yo no quise a Anfriso para olvidarle, ni tanto bien fuera justo que costara poco ; en lo que me cuesta le estimo, y cuéstame la vida (…) Mi pastor me ama, y yo le correspondo con lo que mi estado le puede dar ; y es esta fe tan limpia y este amor tan casto que ni los dioses se ofenden, ni el mismo que espera ser mi dueño pierde nada »[17].

Ces paroles sont d'autant plus révélatrices qu'elles se situent au moment de l'histoire où Anfriso va être trompé par les apparences. En effet, après avoir dit ces paroles à Olimpio, Belisarda, pour se débarrasser de lui, finit par céder à sa demande et lui donne un petit ruban. Anfriso, qui observe la scène de loin, interprète cela comme un gage d'amour donné par la bergère à son prétendant. A la différence de Crisalda, Belisarda ne cherche donc pas à abuser Anfriso. C'est de l'erreur d'interprétation d'Anfriso que naît un énorme malentendu entre les deux personnages qui sera levé, mais trop tard ; ils se rendent compte qu'ils se sont trompés mais Belisarda est déjà engagée avec Salicio : « *Cayeron los dos amantes en este punto en su engaño* »[18]. Anfriso n'a donc pas été victime de son sentiment amoureux mais des apparences trompeuses : tel est le dénouement provisoire du livre IV, comme je l'ai souligné un peu plus haut.

À partir de ces quelques éléments, il me semble que l'on peut dire que la vision de l'amour présentée dans les deux histoires est sensiblement différente : dans l'histoire d'Alasto et Crisalda, elle est beaucoup plus sombre puisqu'il y est question non seulement d'amour non partagé mais en plus d'un personnage féminin qui profite du sentiment de l'autre pour mieux le tromper.

---

[15] *La Arcadia*, p. 167, p. 168, p. 171.

[16] Le traitement de ce personnage est assez remarquable car, bien que souvent désigné par des termes mettant en avant son état de monstre (« *el gigante Alasto* », « *el monstruoso Alasto* », « *aquella humana fiera* », « *el monstruo* », etc.), il est construit de telle sorte par le narrateur que c'est sa profonde humanité qui ressort tout au long du récit. Cela amène d'ailleurs le conteur à faire une analyse inhabituelle : alors que l'amour est présenté, la plupart du temps, comme inhibiteur de raison, en ce qui concerne Alasto, c'est le contraire qui est affirmé : « *Tanta es la fuerza del poderoso amor, que hasta en los fieros corazones de los bárbaros pone conocimiento, blandura y humildad* ». Et il est vrai que ce personnage a une profonde humanité et une réelle épaisseur psychologique, construites notamment à travers ses actions et à travers le contraste établi entre son attitude et celle des autres personnages : sensible, tendre, généreux, amoureux, il sera abusé par celle qu'il aime et par toute la population d'un village.

[17] *La Arcadia*, p. 254-255.

[18] *La Arcadia*, p. 375.

Reprenons maintenant, pour alimenter le raisonnement, quelques remarques que j'ai faites concernant l'histoire d'Anfriso et Belisarda : j'ai souligné que ce n'est pas à cette tromperie, à cette illusion des apparences que répond le livre V : le « *desengaño* » du dernier livre va venir dissiper l'illusion de l'amour, qui en fait n'avait pas été imposée par l'histoire. J'en ai conclu qu'il y avait une distorsion entre le dénouement provisoire du livre IV qui mettait en évidence la tromperie des apparences à un niveau interne, lié à la trame et celui du livre V qui répondait à la tromperie de l'amour à un niveau externe puisqu'elle n'est pas portée par l'histoire. En revanche, dans l'histoire d'Alasto et Crisalda, c'est bien la tromperie de l'amour qui est mise en avant ; en ce sens, ce récit est en adéquation avec tout un axe de l'œuvre qui remet en cause l'amour et le sentiment amoureux : il fait partie de tous ces discours incidents du narrateur et des interventions de plusieurs personnages qui mettent en lumière une grande défiance vis-à-vis de l'amour et qui, s'ils justifient le dénouement du livre V, le justifient de l'extérieur (sans qu'il y ait de lien avec la trame principale), ouvrant ainsi une faille dans la vision très manichéenne qui est donnée de l'amour. Autrement dit, l'histoire d'Alasto et de Crisalda est bien un reflet du récit principal, un reflet qui, par sa distorsion, porte en lui toute la négativité de l'amour que le récit principal n'impose que de l'extérieur. Miroir de l'œuvre mais pas pâle reflet donc : la fable d'Alasto, en même temps qu'elle renvoie l'image de l'histoire principale, enrichit la lecture que l'on peut faire de l'œuvre concernant le discours sur l'amour.

Arrivant au terme de l'analyse, on pourrait tenter de s'interroger sur les raisons des avatars de la transmission du discours sur l'amour dans ce roman. Pourquoi partant d'une vision pessimiste de l'amour, affirmée à plusieurs reprises dans le texte, en adoptant divers canaux de transmission, le message se transforme-t-il, s'enrichit-il, quitte à faire apparaître des contradictions ?

J'avoue ne pas avoir de réponse, tout au plus une ou deux hypothèses.

J'écarterai d'abord l'idée —pourtant souvent mise en avant par les critiques qui ont écrit sur les romans lopesques— qu'il faut mettre cela au compte de la négligence de l'auteur et de l'incohérence qui en résulte dans son oeuvre, comme s'il écrivait au fil de la plume , disant tout et son contraire, sans se soucier de la cohérence interne.

Pour ma part, j'y vois une constante de son écriture romanesque à savoir qu'il y a très souvent dans ses oeuvres un discours didactique et moral très fort mais ce discours est pris dans un réseau de sens plurivoque où il se trouve mêlé à un discours beaucoup plus libre, beaucoup plus dégagé de poids de la morale, d'où parfois l'apparente contradiction qui ressort lors d'une première lecture des oeuvres. En fait, il y a toujours une tension dans l'œuvre lopesque entre d'un côté didactisme, morale et religion et de l'autre une totale liberté en particulier en ce qui concerne le domaine amoureux. Et cette tension est d'autant plus présente que l'œuvre comporte une forte dimension autobiographique, ce qui est le cas dans le roman qui nous intéresse. Il suffit pour s'en rendre compte de lire les premières lignes du prologue dans lequel le narrateur nous met sur la piste d'un roman à clefs, qui a une dimension autobiographique :

> Estos rústicos pensamientos, aunque nacidos de ocasiones altas, pudieran darla para iguales discursos si, como yo fui el testigo de ellos, alguno de los floridos ingenios de nuestro Tajo lo hubiera sido; y si en esto, como en sus amores, fue desdichado su dueño, ser ajenos y no propios, de no haber acertado me disculpe, que nadie puede hablar en pensamiento de otros. Si alguno no advirtiese que a vueltas de los ajenos he llorado los míos, tal en efeto como fui quise honrarme de escribirlos[19].

[19] *La Arcadia*, p. 56. On comprend très vite que celui dont parle Lope dès ces premières lignes est don Antonio Alvárez de Tolède, cinquième duc d'Albe, qui va trouver sa représentation littéraire et pastorale dans l'œuvre dans le personnage d'Anfriso. Le sonnet d'Anfriso à Lope, dans la suite du prologue le confirme, ainsi que plusieurs autres éléments dans le corps de l'œuvre (description du sépulcre de don Fernando, grand-père du duc, qui réapparaît encore dans la galerie de marbres de Dardanio, éloge en vers de la maison d'Albe)

Il me semble donc que les avatars dans la transmission du discours sur l'amour viennent avant tout de cette tension.

Pour conclure : le discours sur l'amour est apparemment très tranché dans l'œuvre, avec un narrateur qui impose, par ses discours, une vision très pessimiste de ce sentiment. Pourtant, une lecture plus approfondie a permis de mettre au jour une conception de l'amour beaucoup plus positive. Ainsi, en empruntant divers canaux de transmission —discours du narrateur, conversations des personnages, trames narrative, récits enchâssés— le discours sur l'amour s'enrichit et se nuance. On l'aura compris, dans le cas présent, le terme « avatar » n'est pas à prendre au sens de « changement malheureux » ou d'« accident » mais au sens de « transformation » : transformation que l'on ne perçoit pas sur l'axe horizontal d'une première lecture et qui signerait un changement de point de vue sur l'amour entre le début et la fin du roman mais sur l'axe vertical d'une analyse qui, allant au-delà du discours moral qui est mis en avant, qui est en surface, creuse d'autres canaux de transmission, plus discrets. Dans ce roman, à forte résonance autobiographique, la leçon d'amour transmise par Lope et les avatars de sa transmission reflètent toute la tension entre deux positions difficilement conciliables avec d'un côté la morale, la bienséance et la religion et de l'autre, la liberté d'aimer et de penser l'amour librement.